

souffles

Présences et perspectives en santé mentale





DR

À l'épreuve du collectif

Bernadette Roy-Jacquey

Avez-vous déjà eu la curiosité de faire le compte des groupes, collectifs, équipes, associations auxquels vous appartenez? C'est l'occasion de mesurer combien nos vies se déploient au pluriel et de prendre conscience de l'expérience que nous apportent ces diverses modalités d'appartenance collective avec leurs heurts et malheurs.

Le travail en équipe, présenté comme un outil idéal, n'est pas toujours simple. Nous nous souvenons du jour où, hésitant à accepter une nouvelle tâche, nous avons été rassurés de nous entendre dire: « Et puis, vous ne serez pas seul, il y aura l'équipe. » L'équipe, lieu de la mise à l'épreuve de la personne dans le groupe et face à lui! En somme, l'équipe, pour le meilleur et pour le pire, grandeur et servitude!

Ce sont ces questions du singulier/pluriel, de l'individu/collectif que ce numéro aborde et qui seront l'objet du stage que Traverses organise en mars prochain à Angers.

Les enjeux psychiques et institutionnels du jeu collectif sont l'objet du texte d'Alain Aymard, texte important à lire et à relire. Il montre comment la singularité de chacun est étroitement liée à la relation à l'autre: le

sommaire

somire
ma



DOSSIER 5

**Singulier-pluriel
à l'épreuve du collectif**

Singulier-pluriel 6

Alain Aymard, sociologue, psychanalyste

INTERVIEW 11

**Fécondité, fragilité,
précarité du travail en équipe**

Entretien avec Vincent Burgos

BILLET D'HUMEUR 14

Blanche Neige et les sept nains

Jean-Daniel Hubert

EXPÉRIENCE TERRAIN 15

**La constitution d'un groupe
d'enquêteurs sociaux**

Alain Thiery, éducateur spécialisé

collectif est la terre où mûrit ce qui fait de l'individu une personne. Chacun a une place : sa juste place qu'il doit trouver et occuper ; cette quête dépend étroitement des premières expériences de l'enfance et de l'investissement dont l'enfant a fait l'objet. Nous avons chacun cette empreinte mémorable avec laquelle nous devons prendre nos distances, sans en faire un modèle, ni la diaboliser. C'est là que s'enracinent notre désir de reconnaissance, notre peur de ne pas être reconnu et c'est ce qui nous habite face au collectif. L'entrée dans un groupe suscite nos désirs et nos peurs. Désirs et peurs légitimes. Sont alors décrites les dérives quand les jeux de pouvoir et d'emprise bloquent jusqu'à la capacité de penser. Ces dérives sont à connaître pour poser les fondements d'une articulation constructive et heureuse du singulier/pluriel. Être, se mettre en groupe n'est pas un choix mais une responsabilité vis-à-vis de soi-même et des autres.

Il nous expose, enfin, le triptyque sur lequel reposent les conditions d'un fonctionnement harmonieux et la nécessité d'une égale estime de l'engagement professionnel et humain de chacun.

Cette reconnaissance réciproque, c'est prendre soin des autres et par là de soi-même.

Blanche Neige est l'occasion pour Jean-Daniel Hubert de nous proposer une typologie puisée dans le conte. Repérez, dans un collectif, les sept nains et leur manière d'être au monde : passer sa vie sans ouvrir les yeux, grogner partout et de tout, tout savoir à propos de tout, ou encore être naïf



PRATIQUE DE SOIN

19

Trouver sa place

Blaise Ollivier, psychanalyste, théologien, sociologue

PAUSE

22

ÉCLATS BIBLIQUES

24

La confiance, une entrée dans la relation plurielle

Anne Pécheux, aumônier en psychiatrie

RÉSONANCES

28

Un collectif départemental de prévention du suicide en Mayenne ?

Louissette Lelièvre

Le collectif, un passeur ou un rêve singulier rendu possible par l'expérience plurielle

Anne Papin, assistante sociale en psychiatrie générale

CULTURE

34

ACTUALITÉS DE L'ASSOCIATION

36

suite de la p. 3

et sans problème, voire toujours heureux de la vie comme elle vient. En associant ensuite sur les sept démons de Marie Magdala chassés par Jésus, il nous fait vite comprendre que les sept nains nous habitent, que c'est chacun de nous que cette typologie décrit malicieusement et qui devons chasser nos démons.

Différentes expériences professionnelles illustrent la manière dont se constituent des collectifs : tout d'abord, ce collectif né d'une revendication salariale et qui, grâce à cette première rencontre, terreau du désir, se transforme en groupe de travail et de recherche et trouve sa pérennité au-delà de la résolution du problème initial.

Ensuite, la manière propre à une équipe d'aumônerie ou de soignants d'avancer dans les aléas du quotidien, en misant sur cet outil de travail résolument collectif qui les constitue et dont ils savent la fragilité, la précarité mais aussi la fécondité.

Enfin, est décrit comment, dans un département, le problème de la prévention du suicide a suscité la mise en place d'un collectif dans lequel a trouvé place la pastorale de la santé.

Pour la rubrique « éclats bibliques », c'est le récit de la pêche miraculeuse qu'Anne Pécheux a accepté de commenter pour illustrer notre thème

En vous souhaitant bonne lecture ! ●

d s e
o S i r

dossier

© DENIS CHAUTARD « COMME UN ÉCHO » CHORÉGRAPHIE MARIE-FRANCE ROY



Singulier-pluriel à l'épreuve du collectif

Entre humour, avec le dessin de J.-L. Deschard, inspiré de la plaquette du stage « Du collectif à l'épreuve, à l'épreuve du collectif », réflexion sur « les fondements théoriques et pratiques d'une articulation constructive et heureuse du singulier/pluriel », et expériences de travail en groupes de collectifs soignants ou porteurs d'autres identités, nous vous proposons une mise en perspective de ce qu'A. Aymard indique dans son article : « Être, se mettre en groupe n'est pas un choix mais une responsabilité vis-à-vis de soi-même et des autres. »

Singulier-pluriel

Alain Aymard, sociologue, psychanalyste

L'auteur connaît bien l'association Traverses pour l'accompagner dans les journées d'étude qu'elle propose ; c'est à partir de son expérience avec des groupes aux identités diverses qu'il nous livre les fondements et les enjeux de l'adhésion à un groupe.

Il n'est pas forcément aisé d'échapper aux pièges du langage. Singulier et pluriel, individu et collectif ne s'opposent pas, ils font plus que se compléter, ils sont indissociables. L'individualité, la singularité de chaque personne ne peut apparaître et grandir que dans et par la relation à l'autre. Avant même sa conception, l'enfant à venir fait l'objet d'une multitude de représentations et se trouve d'emblée inscrit au sein de deux imaginaires et de deux lignées collectives. Les futurs géniteurs sont chacun porteur d'un groupe social, religieux, idéologique. Le prénom choisi correspond déjà à l'état de l'interrelation entre les parents et leur respective appartenance familiale. Durant sa vie fœtale tout est béatement donné dans et par l'autre. *« À en croire le sous-sol de l'herbe où chantait un couple de grillons cette nuit, la vie prénatale devait être très douce »* (R.

Char). À la naissance, cette situation change, le nouvel arrivant se trouve immédiatement situé : il sera l'aîné, le cadet, le troisième, et il aura aussi sa place en tant que petite fille ou petit garçon attendu ou pas, il sera ou pas objet de la jalousie d'un frère ou d'une sœur... L'état de pré maturation biologique dans lequel l'individu vient au monde le tient dans une extrême dépendance vis-à-vis de tout ce qui régit la vie du groupe qui constitue son environnement. Nous retiendrons que cette question de la place, présente dès le commencement, reste une donnée majeure tout au long de toute situation groupale. Pour le bébé comme pour l'enfant, la reconnaissance par l'autre est un besoin vital, et cette question va chaque fois, à chaque étape de la vie, se poser. Quelle est ma place ? Quelle place on me donne ? Quelle place je prends ? C'est là aussi le premier lieu de conflictualité entre



© C. VIGNON

Festival de la photographie La Gacilly.

singulier et pluriel. Conflictualité entre le désir de reconnaissance et la reconnaissance du désir. C'est-à-dire entre l'attention à soi-même, à ses émotions, ses sentiments, ses idées,

les règles de vie que l'on s'est données et la nécessité de comprendre les règles d'appartenance au groupe, de s'y conformer pour n'en être pas rejeté.

De façon identique, les lieux de nos activités professionnelles, associatives, nous inscrivent de facto au sein de collectifs déjà constitués, porteurs de valeurs, croyances et habitudes culturelles, économiques, politiques et sociales. La place de chacun est liée à la fonction qu'on lui demande d'occuper, au statut qui lui est reconnu, et aussi à l'imaginaire, aux représentations qui le précèdent, au fait qu'il y est attendu ou imposé et par qui. C'est en situation groupale que la personne se fait acteur, participant ainsi à la constitution et au maintien du lien social.

Entre espoirs et peurs

Le collectif est la terre où mûrit ce qui fait de l'individu une personne. Un tel enjeu est porteur d'espoirs et de peurs. Espoirs de vie : être accueilli, reconnu, accompagné dans les différentes étapes de notre développement, et aussi se sentir pris en considération, avoir son poids dans la marche de ses groupes d'appartenance. Mêmes espoirs chaque fois que nous sommes contraints ou sollicités à rejoindre un collectif : faire équipe, œuvrer ensemble dans une

brider la vérité de ses émotions et de ses sentiments, faire bonne figure, rentrer dans le rang, rivaliser, séduire coûte que coûte. Peur de se trouver pris par des conditions de dépendance telles qu'il est impossible de refuser une place où l'on est assigné, où, enfant comme adulte, on ne peut que se soumettre à l'emprise d'un autre, ou plus globalement d'un environnement aliénant. Avoir une place, un emploi quel qu'il soit, survivre prime alors sur la question d'être à sa juste place.

Espoirs et peurs illustrent fort bien les enjeux que nous engageons chaque fois qu'il s'agit d'adhérer à un groupe, d'évaluer l'intérêt et les impasses des groupes, associations, entreprises, institutions auxquelles nous participons. Il nous faut apprendre à nous distancier des premières expériences familiales qui, naturellement, laissent leur trace. Notre mémoire a enregistré l'intensité de ce vécu d'enfance. L'écueil est d'en faire un modèle ou un contre-modèle, de l'idéaliser ou de le diaboliser.

Nous avons des étapes à traverser pour passer de la dépendance à l'autonomie. Passer de l'état fusionnel à la présence tierce, accepter l'inter-dit, éviter la contre-dépendance, faire circuler l'énergie, ne pas accepter d'être réduit à l'uniforme et à l'uniformisation. Pour qu'émerge la personne, il a fallu que l'enfant puis l'adolescent accepte les règles et normes constitutives de la vie en groupe, tout en trouvant le chemin de sa propre liberté.

**LE COLLECTIF EST LA TERRE
OÙ MÛRIT CE QUI FAIT DE L'INDIVIDU
UNE PERSONNE.**

finalité partagée, donner et recevoir. Et mêmes peurs d'être rejetés, disqualifiés, voire annulés, devoir

Dérives

Les impasses sont ici nombreuses, tels ces collectifs qui se constituent comme lieu paradoxal du plus grand isolement... « *Un, plus un, plus un et encore un, un chaque fois qui s'additionne à tous ceux qui sont là autant de fois rien qu'un* » (E. Guillevic, *Ville*). Nous avons aussi l'expérience quant à l'importance du regard porté sur nous. Regards bienveillants, soucieux de découvrir, regards d'emprise, épingleant l'enfant dans des catégories figées : construction ou destruction de l'identité... « *C'est notre regard qui enferme les autres dans leur étroite appartenance et c'est notre regard aussi qui peut les libérer* » (A. Maalouf, *Les Identités meurtrières*). Ainsi en est-il de la dérive – à repérer –, de ces collectivités où une singularité spécifique partagée par tous ses membres et idéalisée forme un cercle communautaire refermé sur lui-même justifiant par là l'exclusion, voire la haine de tout autre.

Lorsque l'enfant a été annulé dans sa personne propre, lorsque nous nous retrouvons dans des situations d'annulation sociale, nous sommes face à la maladie. Mal à dire, mal à être, mal à vivre ensemble... fermetures, emprisonnements, empoisonnements, déroutes, détresses, « burnout » (épuisement au travail, harcèlement) et « bore out » (ennui dans un travail réduit à des tâches parcellaires et sans intérêt).

Cette annulation de l'autre peut prendre diverses formes, elle est

toujours porteuse d'une violence destructrice. Nous la retrouvons à l'œuvre dans ces communautés dominées par la toute-puissance imaginaire d'un chef ou d'un couple

**« C'EST NOTRE REGARD
QUI ENFERME LES AUTRES DANS
LEUR ÉTROITE APPARTENANCE
ET C'EST NOTRE REGARD AUSSI
QUI PEUT LES LIBÉRER. »**

charismatiques et comme tels idéalisés. L'économie du travail de penser est alors une grande perte d'humanité pour ces participants, voués à une définitive infantilisation. Et nous retrouvons encore cette violence destructrice lorsque le groupe, l'équipe, l'institution perd de vue sa mission pour se réduire à n'être plus que l'aire d'un jeu jubilatoire des ruses multiples de la manipulation : séduire, convaincre à tort ou à raison, dominer, s'enivrer du pouvoir de l'emprise.

Alliance

Parcourir toutes ces dérives est un bon point d'appui pour poser les fondements théoriques et pratiques d'une articulation constructive et heureuse du singulier/pluriel. Être, se mettre en groupe n'est pas un choix mais une responsabilité vis-à-vis de soi-même et des autres.

Sur le plan pratique, la notion d'alliance est le centre d'un bon fonctionnement de groupe. Elle pose comme priorité une finalité partagée qui donne sens à la présence de chacun. Ce qui réunit, ce qui constitue, c'est le partage d'une même mission, un bien commun autour duquel prend sens le sentiment d'appartenance. Le risque, dans une institution, c'est de voir s'amplifier les rapports de pouvoir, les conflits interpersonnels à un tel point que l'on en oublie pour qui on est là (le malade, l'en-

de l'engagement professionnel et humain est nécessaire, quelle que soit la tâche accomplie (réciprocité). La reconnaissance de la non-symétrie, accompagnée d'une totale considération dans une pleine réciprocité, en ouvrant à l'estime de soi, à l'estime par et pour l'autre, fonde les bases de la créativité et de la synergie groupale. Vivre ensemble dans la reconnaissance réciproque, c'est prendre soin des autres et par là, de soi-même.

Résister, s'indigner chaque fois qu'il y a instrumentalisation, c'est revenir à l'alliance fondamentale : le droit et le devoir d'exister.

Le droit d'exister en tant que personne singulière et unique est indissociable du devoir d'exister en tant que partie prenante du lien constitutif du vivre ensemble. Le droit d'exister implique un respect inconditionnel pour chaque individu unique et incomparable. Le devoir d'exister exige la pleine considération et la responsabilité de chacun à l'égard de tous les autres. Ce devoir impose la reconnaissance et le dépassement du pulsionnel, l'offre d'une présence d'appui, d'étayage, le présent de la présence. « *Je suis appelé à vivre bien avec et pour autrui dans des institutions justes : telle est la première injonction... et s'estimer soi-même en tant que porteur de ce vœu* » (P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*). En posant cette injonction comme un appel, l'accent est mis sur le vivre bien, non comme une donnée mais comme une intention et un devoir. ●

**CE QUI RÉUNIT, CE QUI CONSTITUE,
C'EST LE PARTAGE D'UNE MÊME
MISSION, UN BIEN COMMUN
AUTOUR DUQUEL PREND SENS
LE SENTIMENT D'APPARTENANCE.**

fant, l'administré...). La bonne santé d'un groupe repose sur un triptyque : alliance/réciprocité/a-symétrie. Réciprocité et a-symétrie impliquent une différenciation dans les tâches, les fonctions, les statuts. Il convient de reconnaître des positions hiérarchisées sans jugement de valeur (a-symétrie) La contribution de chacun mérite une pleine reconnaissance pour la personne qui participe, quel que soit son niveau, à la construction de l'ensemble. Une égale estime

Vincent Burgos

Fécondité, fragilité, précarité du travail en équipe

Vincent Burgos est chef de pôle de psychiatrie générale au Centre Hospitalier Georges Daumézon à Nantes.

✱ Qu'évoque pour vous le terme « collectif » en psychiatrie ?

V. Burgos : Le collectif n'est pas une idée qui viendrait du jour au lendemain à un praticien. Quand on démarre dans la profession, on n'a pas conscience du collectif ; quand on est interne, on travaille dans les services de façon séquentielle : on est plus dans ce qui relève d'une organisation où chacun a des fonctions bien précises ; même si on tisse des liens avec des personnes, on n'a pas forcément conscience qu'il y a un collectif derrière une organisation. Au début, on utilise des références théoriques qui nous ont été mises à disposition, avant de se créer les siennes propres par et à travers les rencontres avec les patients.

Si on a une expérience personnelle de la psychanalyse, on adopte une position analytique ; dans ce cas, on va avoir une conception qui n'est évidemment pas la même

que celui qui travaille avec des références comportementales et pharmacologiques : les questions éthiques ne sont pas abordées de la même façon.

On conçoit progressivement ce que sont un collectif et un appareil à penser dans le collectif ; cette approche ne m'est pas tombée du ciel, j'ai rencontré des psychanalystes qui m'ont fait partager leurs convictions, leurs pratiques. J'ai appris à mettre au travail avec d'autres un certain nombre de questions touchant à la façon de soigner en équipe des patients ; et puis faire une analyse personnelle oblige à repenser ce qu'est un collectif, ce qui est soignant, comment donner du sens à ce qu'on fait.

✱ Quel est votre parcours ?

V. B. : Dans la région lilloise, j'ai côtoyé des gens qui avaient des abords très différents, des psychanalystes mais aussi mon directeur de thèse, J.-L. Roelandt, qui

croyait à la question du lien social et de la folie. Pour lui, ce n'est pas au psychiatre de prendre en charge le fou mais à la société. J'ai travaillé un an dans un hôpital de jour qui accueillait des enfants autistes. Cette expérience m'a marqué. En arrivant à Nantes, j'ai rencontré une équipe de psychiatres qui avait des convictions psychanalytiques et un psychologue, Michel Berry, qui avait comme référence théoriques J. Bleger, R. Kaës. Il pensait que pour qu'un groupe soit soignant, il faut qu'il y ait quel quelque chose de l'ordre de l'institution. Pour lui, l'équipe de soins est comparable à l'armature du métier à tisser : les soignants et les patients sont comme des fils qui s'entrecroisent, donnant naissance à une image, à une forme de représentation. On doit faire en sorte que la réalité psychique soit traitée aussi bien au niveau individuel que groupal pour les patients et que ce qui circule entre les patients et ceux qui

retrouve, et des temps où chacun des groupes se met à l'écart pour élaborer les ressentis. C'est le travail d'analyse de la pratique et de supervision.

✱ **Quand vous parlez de groupe, vous faites référence à des groupes de soignants ?**

V. B. : L'idée qui prévaut dans le service, c'est qu'il n'y a pas d'un côté des malades et de l'autre des gens qui seraient sains mais plus un *continuum* entre la normalité et le pathologique. On ne prend pas un symptôme pour s'y attaquer et le faire disparaître. Ici, on a une tradition, on prend le symptôme comme un langage qui dit quelque chose de la personne, on essaie d'en faire quelque chose, en étant le moins violent possible, en restituant au patient des éléments qu'il est susceptible de pouvoir intégrer, qui peuvent lui rendre une certaine liberté, une certaine conscience de ses difficultés.

**L'IDÉE QUI PRÉVAUT
DANS LE SERVICE,
C'EST QU'IL N'Y A PAS D'UN CÔTÉ
DES MALADES ET DE L'AUTRE
DES GENS QUI SERAIENT SAINS.**

travaillent dans l'institution puisse s'élaborer. Pour ce faire, on met en place des temps, dans chaque unité, où l'ensemble du groupe se

✱ **Est-ce que ça marche toujours, cette façon de travailler en équipe ?**

V. B. : Des ratés, il y en a tout le temps, malgré la bonne volonté des uns et des autres. Ces "ratés" sont en rapport avec ce qui attaque le groupe soignant, ce qui attaque la capacité de rêverie des soignants, notamment tout ce qui vient réduire le sens, ce qui les oblige à faire des choses qui n'ont pas de sens comme les protocoles et tout ce qui envahit le temps nécessaire pour être avec

les patients. Un savoir-faire avec des patients psychotiques, ça ne s'apprend pas du jour au lendemain. Il faut avoir dépassé un certain nombre de peurs, d'angoisses, pour pouvoir être soi-même, authentique avec les personnes sans en rajouter, sans chercher à imposer un savoir ou un pouvoir.

Il y a eu des périodes où il y avait des passages à l'acte, c'est un des effets d'une diminution du temps d'élaboration dans l'institution, puis tout doucement, l'équipe s'est remise à faire des choses avec les patients, à organiser des séjours thérapeutiques, des sorties.

✱ Avec le départ en retraite de soignants et de médecins expérimentés, vos appuis ont-ils changé ?

V. B. : Les personnes ont changé mais il y a une sorte de mixte dans les institutions entre les pères fondateurs et les nouveaux professionnels. Quand un soignant souhaite travailler dans le service, je lui dis ce qu'on pense sur le plan éthique, comment on soigne ; je dis qu'on n'est pas là pour soigner une maladie mais une personne. Pour cela, il faut pouvoir la rencontrer, ça, c'est la base. La façon de travailler qui est la nôtre, soit celle d'utiliser notre espace mental pour détoxifier des mécanismes qui mettent à mal le patient, peut provoquer des résistances. S'utiliser soi-même vraiment, avec beaucoup de liberté, c'est une façon de travailler qui s'apprend tout doucement. Il faut

laisser les personnes s'approprier cette façon d'être. C'est compliqué, ce n'est pas une théorie scientifique, c'est une théorie qui emprunte à la fois aux domaines anthropologique, philosophique, à la psychanalyse et à la médecine.

✱ Et les familles ?

V. B. : Les familles sont tout le temps dans l'esprit des soignants car la personne malade s'est construite sur des images dans une histoire particulière avec ses parents. Nous les rencontrons régulièrement parce que nous savons que recevoir la souffrance des familles, c'est aussi les soulager mais aussi parce que les prendre en charge a un impact sur la trajectoire évolutive des patients. S'occuper des familles, c'est une façon de s'occuper de la personne. On apprend, à travers les places auxquelles nous mettent les familles, les modes de relation qu'ils ont entre eux.

✱ Et le collectif des patients ?

V. B. : À partir d'un certain temps passé à l'hôpital, en particulier en intra, les patients finissent par mieux se connaître, ils se soutiennent, même si parfois il y a aussi des moments violents entre eux. Une bonne partie de ce que j'ai appris, je l'ai appris auprès des patients. Je me souviens de ces journées sportives où on est juste là, à jouer au basket avec eux. Juste là, avec un dossard... ●

*Propos recueillis
par Catherine Vignon*



Blanche Neige et les sept nains

Jean-Daniel Hubert

Blanche Neige, féminine et divine comme pas un !
Et sept petits bouts d'homme descendant des démons scandinaves !
Dormeur : laisse passer la vie sans ouvrir les yeux
Grincheux : grogne partout et de tout
Prof : sait tout à propos de tout
Atchoum : présent de corps par ses éternuements
Joyeux : toujours heureux de la vie comme elle vient
Timide : n'ose dire et faire
Simplet : naïf et sans problème.

Le récit de leurs aventures a enchanté notre enfance et fait la fortune des studios de Walt Disney ! Pas seulement ! À y regarder de près, une classe, un bureau, un groupe, une équipe et toutes choses du genre font toujours revivre ce vieux conte. Essayez cette typologie sur un collectif que vous connaissez, ça marche !

Bien sûr, on peut étudier la vie des groupes en se faisant aider par quelques grands de la psychologie, ou en utilisant des méthodes plus ou moins sophistiquées, mais n'oublions pas Blanche Neige et les sept nains, pour découvrir et apprivoiser les nombreux démons qui peuplent un collectif.

Dans l'évangile, c'est une femme qui porte sept démons (Luc 8, 2), mais cette Marie de Magdala est délivrée, avec quelques autres, par Jésus. Elle le suivra jusqu'à la mort. L'ambiance est plus tragique que le conte de Blanche Neige et des sept nains ! Mais l'enjeu est le même : se délivrer des démons qui défigurent le collectif dans le jeu subtil du singulier et du pluriel.

Suivant les cas, il vaudra mieux parler de Blanche Neige et des sept nains que de l'évangile (ou le contraire !) pour aborder cette question du collectif.

À chacun de voir.



La constitution d'un groupe d'enquêteurs sociaux

Alain Thiery, éducateur spécialisé

Alain Thiery est éducateur spécialisé, il travaille depuis plusieurs années en libéral, pour les tribunaux de la cour d'appel d'Angers. Dans cet article, il nous raconte comment, à partir d'une préoccupation financière, des enquêteurs sociaux isolés dans leur pratique vont se mettre en groupe pour un travail de supervision de leur pratique, pour quelle visée, avec quels écueils.

L'enquête sociale, ordonnée par le juge aux affaires familiales, est un outil dont dispose le magistrat pour affiner sa connaissance d'une situation familiale, avant de prendre une décision. Si quelques services associatifs se sont spécialisés dans cette activité, les enquêtes sociales sont souvent confiées à des « indépendants » qui disposent pour certains d'une formation de travailleur social, de psychologue... Historiquement, l'enquête sociale est une activité individuelle, exercée le plus souvent par des personnes isolées, sans lien à une structure collective au sein de laquelle elles pourraient penser leur pratique. Bien souvent, ces professionnels indépendants ne se connaissent pas, voire s'ignorent, plus ou moins volontairement. Car – c'est une réalité – il y a dans ce champ une forte dimension concurrentielle. Là où, habituellement, dans le secteur dit « social », le cadre institutionnel, sans l'écarter totalement, permet de lisser une certaine rivalité parfois à l'œuvre entre les professionnels,

au moins sur le plan imaginaire, la concurrence est ici bien réelle, en ce que chacun est tributaire des nominations individuelles des magistrats.

À l'origine

Comment dans un tel contexte, faire œuvre collective ? Comment passer d'un exercice solitaire au partage d'une réflexion, dans le respect des singularités ? L'histoire de notre collectif d'enquêteurs sociaux remonte à quelques années, lorsque, sans crier gare, l'administration judiciaire décida d'unifier le tarif jusque-là libre de l'enquête sociale, le ramenant à un montant très inférieur à la moyenne de ce qui se pratiquait généralement. C'est donc une préoccupation financière qui nous motiva à nous rencontrer. Pour une fois, il s'agissait de sortir de l'individuel et de tenter de penser ensemble la manière dont nous pouvions affronter ce coup porté à notre porte-monnaie. C'est dans ce contexte qu'eurent lieu nos premières réunions, puis les rencontres avec les magistrats, sollicités pour tenter d'atténuer les effets de décisions auxquelles ils n'avaient en rien été associés.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, l'orage passé, la pilule amère de la baisse de rémunération avalée et les quelques bricolages pensés avec les magistrats entérinés. Pourtant, ces rencontres semblèrent avoir réveillé chez nous un désir, celui de nous parler – et pas seulement de l'argent qui manquait – de faire groupe autour de préoccupations en lien avec notre

**L'ENQUÊTE SOCIALE,
ORDONNÉE PAR LE JUGE,
EST UN OUTIL POUR AFFINER
SA CONNAISSANCE D'UNE
SITUATION FAMILIALE.**

pratique. Tous ne s'inscrivirent pas dans cette dynamique mais un noyau d'une petite dizaine de personnes se constitua, s'installant dans une régularité des rencontres, dans un même lieu et selon un même horaire, instituant par là un premier cadre, auquel s'ajouta très vite la nécessité d'en passer par une organisation : ordre du jour, compte rendu, animation des réunions, coordination, circulation de l'information...

Ce groupe peu à peu, a acquis une reconnaissance auprès des magistrats. Sans effacer un nécessaire rapport individuel avec eux, nous nous présentons aussi désormais de manière collective, en leur faisant état de préoccupations et de questions partagées, élaborées dans une dynamique coopérative qui appellent des réponses communes et des règles qui s'appliquent à chacun. Nous avons pensé avec eux des modalités de relations qui facilitent les échanges, et permettent une circulation des informations, dont chacun tire profit. Nous sommes aujourd'hui sollicités par ces magistrats pour élaborer un nouveau projet qui pourrait enrichir la palette des dispositifs sur lesquels ils peuvent s'appuyer pour exercer leur mission. Sans écarter absolument la dimension concurrentielle toujours à l'œuvre, la mise en place de ce dialogue, soutenu par nos réflexions, nos questions, travaillées à l'avance et portées dans leur dimension collective, présente au moins l'intérêt de l'atténuer, de la relativiser, de la rendre moins saillante.

Le recours à une personne extérieure

Forts de notre souhait d'échanger sur les situations rencontrées, nous avons d'abord tenté l'expérience d'une analyse de la pratique entre nous. La limite se fit jour rapidement. C'est ainsi que fut pensé le recours à un autre, extérieur au groupe, un psychanalyste, qui, depuis deux ans

LA VISÉE DE CE TRAVAIL N'EST PAS DE DÉGAGER DES SOLUTIONS PRÊTES À PENSER ET À APPLIQUER, MAIS D'AIDER CHACUN, AVEC L'APPUI DU GROUPE, À DÉPLIER UNE PAROLE QUI SOUTIENNE SON ÉLABORATION, TOUT EN CONSERVANT LA RESPONSABILITÉ DE SA PRATIQUE .

désormais, accompagne un groupe de six enquêteurs sociaux. La visée de ce travail n'est pas de dégager des solutions prêtes à penser et à appliquer, mais d'aider chacun, avec l'appui du groupe, à déplier une parole qui vienne soutenir son élaboration, tout en conservant la responsabilité de la pratique qu'il met en œuvre. Le chemin n'est tracé pour aucun ; ni le psychanalyste ni le collectif ne sont ici en place de maître proposant une pensée normative sur ce qu'il conviendrait de faire ;

**SI TOUT LE MONDE PARLE EN
MÊME TEMPS, RIEN NE S'ENTEND,
HORMIS LE DÉFERLEMENT DES
JOUISSANCES SINGULIÈRES.**

le groupe se veut le réceptacle de paroles singulières dont il cherche à se faire l'écho, avec les incertitudes et les tâtonnements que cette pratique engendre.

Il faut pourtant souligner que la construction d'un tel groupe ne va pas de soi, en ce que chacun qui s'y inscrit se voit contraint à un renoncement. Le gain que procure l'œuvre commune s'appuie en effet sur une perte qui tient à l'autre et à la place qu'il convient de faire à sa parole. Et pour qu'il y ait un tant soit peu de « travail », il est nécessaire que les échanges soient régulés selon un certain ordre, une certaine différenciation des places, celle du locuteur et celle de l'auditeur. En clair, si tout le monde parle en même temps, rien ne s'entend, hormis le déferlement des jouissances singulières. La production collective suppose donc bien de s'extirper d'une certaine indifférenciation, d'un « tous pareils » imaginaire ; elle implique une dé-fusion en quelque sorte. Chacun est invité dès lors à soutenir sa parole, et se voit contraint d'en rabattre sur sa jouissance, celle qu'il y a notamment à se raconter, à surenchérir

d'anecdotes personnelles, à s'engager dans des apartés... autant de procédés qui parasitent le travail du collectif.

En tant qu'animateur...

Ce sont donc ces préoccupations qui me guident dans la manière dont je participe à ce groupe au sein duquel j'occupe une place particulière, puisque j'en assure depuis plusieurs années l'animation et la coordination. Place d'exception à n'en pas douter, pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Lebrun, et dont l'utilité se révèle chaque jour un peu plus à moi. Que cette place soit occupée constitue l'une des conditions essentielles pour qu'un tel groupe fonctionne de manière vivante. Elle confère à celui qui la prend, une autorité au sens de ce qui « autorise », de ce qui permet, favorise. Ce « pas tout » qu'elle vient rappeler, ouvre la voie à la reconnaissance de l'autre dans la valeur de sa parole et cherche à promouvoir la qualité de l'écoute qui favorise la co-production.

Après plusieurs années, notre groupe continue de fonctionner, de se structurer ; certains l'ont quitté, souvent en cessant leur activité, d'autres l'ont rejoint. Sa fréquentation régulière par un même noyau témoigne de l'intérêt qu'il suscite et du désir à l'œuvre chez ceux-là de le faire vivre. Il me semble que nous y apprenons à « penser ensemble », ce qui ne saurait se confondre avec « penser de la même manière ». ●

Trouver sa place

Blaise Ollivier, psychanalyste, théologien, sociologue

Comment faire pour que chacun trouve la manière d'être à sa place, d'habiter sa place. C'est la problématique que développe dans cet article Blaise Ollivier*.

Aujourd'hui, les places bougent beaucoup plus que par le passé. Ce qui fut dans mon enfance un idéal des parents n'existe plus. Il fallait que l'enfant soit « casé ». Maintenant, on n'est plus « casé » parce que les places bougent trop. Beaucoup ne savent plus très bien où est leur place. Marie Balmay écrit dans son dernier livre ceci : « Vous savez ce qu'est le ciel ? C'est ce qui se passe entre nous lorsque chacun se trouve bien à sa place. » Elle m'a inspiré ce sujet : comment aller au ciel, comment faire pour que l'intersubjectif intervienne entre les uns et les autres, par le fait que chacun trouve la bonne manière d'habiter sa place. Le mot de « place » peu revêtir de multiples sens. Je m'intéresse d'abord à deux de ces sens. Dans un premier sens, qui est le plus commun, la place, c'est quelque part où l'on se trouve. Ce n'est pas forcément nous qui l'avons choisie. Elle est déterminée par un dispositif. Nous nous y trouvons, soit qu'on l'ait réclamée, soit que l'on y ait été sollicité, soit que l'on nous y ait mis. Ma place, c'est d'abord là

où on m'a placé. Dans un deuxième sens qui est plus profond, plus attirant, plus difficile et plus complexe, ma place, c'est là où je me sens à ma place. Mon choix est de vous parler de l'intersection entre ces deux sens, entre la place où on m'a placé, et ma place, celle que je considère comme mienne. Je suis au croisement de la place que je souhaite et de la place que j'ai, lorsque de cette place où je suis et où on m'a mis, je puis contribuer à développer, améliorer, ou réparer de l'humain.

Le problème de l'humain, c'est son humeur. On n'est jamais sûr qu'il soit de bonne humeur pour que ce soit vraiment sympathique de travailler avec lui et de compter sur lui.

Le rêve, ce serait donc de se passer autant que faire se peut de l'humain. Ça ne peut donc pas être ma place, celle que j'occupe dans ce fonctionnement. Mais cela le devient d'une certaine manière lorsque l'humain redevient un problème. Chaque fois que l'humain se réintroduit dans le fonctionnement et redevient à l'ordre du jour, je vais occuper ma place d'une certaine façon qui m'est personnelle.

Où sont les entrées de l'humain ?

Je vois deux entrées de l'humain : la première, c'est la souffrance. Même dans les entreprises les plus rationalisées, en effet, lorsque l'on commence à trop grogner... à trop souffrir, on fait venir des personnes spécialisées en leur disant : « Je ne sais pas ce qu'ils ont, mais enfin, vous, l'expert vous pourriez nous le dire. » Les sciences humaines se développent dans les sociétés parce qu'il y a des endroits où l'on souffre trop. [...] C'est là un fait d'expérience, l'humain réapparaît dans un premier temps avec la souffrance. Si vous avez choisi de servir dans les lieux où elle est particulièrement concentrée, la place qui est la vôtre est invitée à être entretenue en tant que place habitée humainement.

La deuxième entrée c'est la créativité. [...] Comme votre place désirée consiste à rencontrer des personnes, vous ne pouvez pas, de votre seul emplacement individuel, maîtriser et contrôler tout ce qui va se passer. Parce que l'autre, c'est un autre. Il va de soi que votre place est constamment calculée en fonction de la façon dont l'autre occupe la

sienne. Par conséquent, vous vous trouvez devant une sorte de nécessité permanente d'être disposé à inventer, sachant bien que vous ne serez jamais bien disposé. Bien sûr, vous allez de temps en temps rater votre coup. Ce sera la troisième entrée de l'humain : le monde de l'échec. C'est une variante de la souffrance.

La créativité, c'est manière d'être humain. Je me souviens d'avoir écouté des assistantes de vie qui travaillent auprès des personnes âgées pour les maintenir à domicile. Le mot « créatif » ne leur disait rien du tout. Et pourtant, elles étaient très créatives. Dès qu'elles rentrent dans une maison, chez une vieille personne, elles se disent : « Je ne suis pas chez moi, je suis chez l'autre, alors il faut que j'entre en relation. » Elles regardent et elles tombent sur un objet particulier : « Vous avez une magnifique soupière ! » Alors la personne est très contente de raconter l'histoire de cette soupière, qui lui vient de sa grand-mère etc. Elles sont tout le temps en train d'inventer des petits trucs pour entrer en relation et respecter l'autre, sachant qu'il n'y a pas de règle qu'on puisse donner en formation [...]. La créativité, c'est une manière de s'avancer dans l'inconnu avec une vigilance mentale, pour discerner ce qui serait bon de faire, [...] pour parvenir à partager quelque chose pendant un instant.

**LA CRÉATIVITÉ, C'EST UNE
MANIÈRE DE S'AVANCER DANS
L'INCONNU AVEC UNE VIGILANCE
MENTALE, POUR DISCERNER
CE QUI SERAIT BON DE FAIRE**

Trois approches

On peut différencier trois approches de la créativité :

– Pour certains, la difficulté est de

croire que, dans la place qui est la leur, leur propre subjectivité pourrait être un atout, une ressource. [...] Dire un malaise, poser une question, demander conseil... Beaucoup reconnaissent que c'est cela qu'il faudrait faire. Mais à leurs yeux, ce n'est pas possible. Ils n'osent pas. « Jamais on n'osera ! » Or je ne vois pas où est l'impossibilité de dire à quelqu'un : « Je ne suis pas à l'aise, Madame, donnez-moi un conseil sur la façon dont je dois me comporter. » Cette idée que la subjectivité est un élément légitime dans la manière d'occuper sa place est une ressource pour justement la rendre plus féconde.

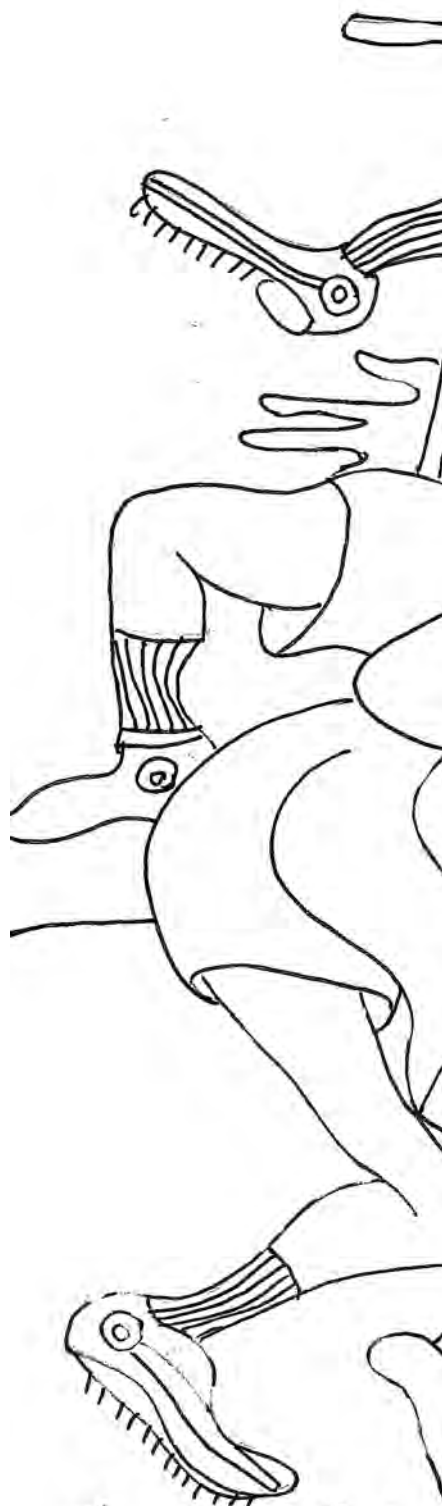
– Chacun est structuré depuis son enfance avec un idéal, un idéal du moi. En effet, c'est votre idéal qui vous constitue comme un *moi* fiable. Pour la créativité, il faut justement pouvoir s'écarter de son moi et faire appel à une autre partie de soi qu'on appelle *je*, et qui se caractérise par le fait d'être *autre* que *moi*. Je suis aussi un autre. Beaucoup occupent avec sérénité leur place parce qu'ils s'identifient à l'idéalisation du rôle, ils réussissent à ne pas attacher trop d'importance à tous les contextes. Le jour où ils se trouvent vigoureusement sollicités par des rivalités, ils souffrent de déstabilisation, et on ne peut guère compter sur leur inventivité. Beaucoup de faits montrent que la structure de la personnalité gouvernée par un idéal fort, qui donne un axe à la vie, aboutit à une grande difficulté d'être créatif avec les autres, à faire vraiment équipe pour élaborer des solutions ensemble.

– Comment se met en scène le rapport entre la créativité et la destructivité ? [...] Voilà ce que l'on constate : lorsque quelqu'un se trouve à avoir à vivre une privation importante dans la place qu'il occupe, il se trouve en danger. Il se trouve mis en rapport avec des forces destructrices en lui, qu'il ignorait ou qu'il avait insuffisamment réglées. Elles se trouvent réactivées, menaçant son équilibre, en tout cas sa tranquillité intérieure. Il faut, pour nous réconcilier avec la destructivité, la considérer comme la matière première de la créativité. Lorsqu'on parle de l'humain, souvent on pense que ce qui est humain n'est pas inhumain, et ce qui est inhumain n'est pas humain. Or, dans la réalité, le monde est plein de choses inhumaines dont on fait de l'humain, c'est-à-dire que l'inhumain – sauf lorsque c'est franchement monstrueux – est la matière première de l'humanisation. Dans le même esprit, il est intéressant de voir que la créativité est faite avec une matière première de destructivité. [...] Le monde ne fournit pas de bons objets à un être humain. L'être humain est quelqu'un qui, après avoir eu peur, après s'être méfié, a progressivement accepté de jouer le jeu de se constituer comme partenaire pour l'autre. Alors, on constitue les choses suffisamment bonnes pour pouvoir s'en servir, en faire quelque chose, c'est-à-dire un monde partageable. ●

* Ce texte reprend des passages de l'article paru dans *Travail du sujet*, Blaise Ollivier, un homme libre. Numéro spécial hors-série de la revue *Souffles* janvier – avril 2010

Il faudrait toujours apprendre à marcher sur des fils tendus avec des pattes d'araignée. C'est-à-dire que les choix auxquels nous pouvons être confrontés, les choix d'existence les uns avec les autres, les uns envers les autres, ne sont jamais des choix définitifs, ni des choix exclusifs, mais des avancées instables sur le chemin, très mince, très étroit, d'une aventure inachevée qui ne saurait être la nôtre exclusivement... Avancer à pas obscurs au-dehors, et sur des fils tendus. L'idée n'étant pas de s'arrêter à la seule décision de ce qui nous paraît juste et bien pour nous uniquement, mais de permettre toujours que quelque chose arrive, qu'un événement se produise encore, que l'inattendu soit toujours possible, que l'autre puisse apparaître. ●

Frédéric Boyer,
Quelle terreur en nous ne veut pas finir ?
Éd. P.O.L





La confiance, une entrée dans la relation plurielle : « Sur ta parole, je vais jeter les filets »

Anne Pécheux, aumônier en psychiatrie, Tours

Le Nouveau Testament nous présente deux récits de pêche miraculeuse : un premier récit que l'on trouve chez Luc et qui se situe au début du ministère de Jésus (Lc 5, 1-11). Et, un second récit chez Jean qui situe cette pêche après la résurrection de Jésus (Jn 21, 1-24). Ces deux textes se complètent parfaitement. Dans le texte de Luc, les filets se déchirent car les pêcheurs agissent seuls. Dans le texte de Jean, les disciples sont entrés dans la confiance et la collaboration avec lui et avec les autres. Le filet reste solide. Revenons à présent au texte de Luc. Il ne se situe pas au niveau des faits, mais au niveau du sens du vécu.

« *Pressé par la foule qui écoutait la parole de Dieu* » (Lc 5, 1). La foule que nous présente Luc est avide d'entendre la parole de Dieu au point qu'elle se presse autour de Jésus pour être accueillie avec toutes ses attentes, pour être comprise, pour être guérie, pour repartir debout, apaisée dans ses souffrances, pour recevoir un surcroît de vie et d'espérance. La foule prend le temps de s'asseoir, de se poser. Elle fait silence pour écouter, pour retrouver un point d'appui et de force qui lui permettra d'avancer dans ses nuits et ses errances, pour laisser éclore en elle la vie.

« *Il monta dans l'une des barques, qui était à Simon, et pria celui-ci de s'éloigner un peu du rivage* » (Lc 5, 3). Jésus invite à un déplacement, à un dépassement, à passer du singulier au pluriel. Il ne veut pas agir seul. Il appelle à la confiance et à la collaboration. Il voit les besoins des uns et il voit les possibilités des autres. Il sait que les soignants, les accompagnants multiples pourront faire ces pas vers la nuit, vers les difficultés et

ILS SAURONT ACCEPTER
CEUX QUI LES ENTOURENT
COMME ILS SONT

PASCALOU PETIT – WIKI COMMONS



l'obscurité de l'autre, vers leur différence parfois déroutante et incompréhensible, vers leur souffrance et leur infinie solitude. Ils sauront accepter ceux qui les entourent comme ils sont, là où ils sont rendus. Ils sauront marcher à leur rythme, en s'épaulant, en se concertant, en prenant le temps de la supervision, de

l'analyse de pratiques, des échanges au niveau éthique, en prenant aussi le temps de la formation et de la réflexion personnelle.

À ceux-là, il demande d'avancer là où l'eau est profonde: « **Avance en eau profonde, et lâchez vos filets pour la pêche** » (Lc 5, 4). Dans l'Antiquité, pour de nombreux



© F. VRIGNON

peuples, lacs et mers symbolisaient le domaine du mal, de la souffrance, de la mort. Devant la crainte qui les saisit, Jésus leur dit : « N'ayez pas peur ! ». C'est une autre façon de dire : « Ayez confiance ! » Faire confiance, c'est arrêter d'avoir peur, oser se mettre en route avec d'autres. **« Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre, mais sur ta parole, je vais lâcher les filets »** (Lc 5, 5). Jésus intervient à un moment où Pierre aurait pu tout laisser tomber. Sa nuit a été longue et difficile ; il n'a rien pêché. L'Amour n'écrase pas de son poids mais relève et recrée l'homme et l'invite à entrer dans une relation créatrice, à entrer dans la confiance, à passer sans cesse du singulier au pluriel, dans nos équipes, dans notre collaboration avec les soignants, avec les familles, à avancer sans peur.

Dieu veut avoir besoin de nous. Il ne veut pas se suffire à lui-même. Il nous invite à entrer dans une relation de confiance avec lui et avec les autres car, nous dit Guy Gilbert :

*« Dieu seul peut créer,
mais toi, tu peux valoriser
ce qu'Il a créé.*

*Dieu seul peut donner la vie,
mais toi, tu peux la transmettre
et la respecter.*

*Dieu seul peut donner la santé,
mais toi, tu peux soigner, rassurer,
consoler.*

*Dieu seul peut donner la foi,
mais toi, tu peux donner ton
témoignage.*

*Dieu seul peut infuser l'espérance,
mais toi, tu peux rendre confiance
à ton frère.*

*Dieu seul peut donner l'amour,
mais toi, tu peux apprendre à l'autre
à aimer.*

*Dieu seul peut donner la paix,
mais toi, tu peux favoriser l'entente.*

*Dieu seul peut donner la joie,
mais toi, tu peux sourire à tous.*

*Dieu seul peut donner la force,
mais toi, tu peux soutenir
un découragé.*

*Dieu seul est le Chemin,
mais toi, tu peux l'indiquer
aux autres.*

*Dieu seul est la lumière,
mais toi, tu peux la faire briller
aux yeux de tous.*

*Dieu seul est la Vie,
mais toi, tu peux rendre aux autres
le désir de vivre.*

*Dieu seul peut faire des miracles,
mais toi, tu peux être celui
qui apporte les cinq pains
et les deux poissons.*

*Dieu seul peut faire ce qui paraît
impossible,*

mais toi, tu pourras faire le possible.

*Dieu seul peut se suffire
à lui-même, mais Il a préféré
compter sur toi ! » ●*

**FAIRE CONFIANCE, C'EST ARRÊTER
D'AVOIR PEUR, OSER SE METTRE
EN ROUTE AVEC D'AUTRES.**

Un collectif départemental de prévention du suicide en Mayenne ?

Louissette Lelièvre

L'auteur est religieuse hospitalière de saint Joseph, assistante générale de la congrégation à Montréal. Se souvenant de cette expérience, le comité de rédaction a souhaité qu'elle puisse en rendre compte. On découvre qu'un partenariat bénévoles/institutionnels/professionnels de la santé est possible et surtout fructueux.

Il m'a été demandé de partager l'expérience de la pastorale de la santé en Mayenne en regard de la création d'un collectif de prévention du suicide. Il serait prétentieux de la part du diocèse de penser qu'avant 1992, il n'existait rien en matière de prévention du suicide en Mayenne. En effet, Robert Végas, médecin inspecteur départemental, avait fait un travail quasi unique en France, en relevant systématiquement, à partir des années 1960, au niveau du département, les suicides, leur mode, leur répartition géographique par canton. En 1984, la Mayenne est alors le premier département français pour le taux de suicide et le CEAS (Centre d'Études et d'Action Sociale) élabore des propositions d'actions à mettre en œuvre pour lutter contre le suicide. À son arrivée cette même année,

Mgr Louis-Marie Billé, évêque de Laval, est reçu au CEAS pour un diagnostic démographique, économique et social du département de la Mayenne. Il est alors alerté sur la situation des suicides.

Genèse du Collectif de prévention

Un beau jour de 1992, alors que je suis responsable diocésaine de la pastorale de la santé, Mgr Billé m'invite à participer à une interview avec le rédacteur en chef de la revue *Panorama*.

Au cours la rencontre, le journaliste demande à Mgr Billé si une instance de prévention du suicide existe au niveau du diocèse. L'évêque se tourne vers moi et me dit : « *Sœur Louissette, il faudrait y penser sérieusement.* » C'est le point de départ du projet, avec la mise en place d'une équipe

de recherche au niveau du diocèse, groupe de réflexion que rejoignent peu à peu des partenaires sociaux, institutionnels et associatifs. Le groupe est composé d'une dizaine de personnes : médecin urgentiste, psychiatres, infirmières, prêtres, sociologue, agents d'aumônerie, bénévoles du Secours catholique. Les débats sont orientés autour de deux questions : y a-t-il des causes sociales au suicide ou s'agit-il uniquement de causes psychologiques et individuelles ? Peut-on faire une prévention sociale et collective ? En 1993, les travaux de groupe aboutissent à la venue de Jean-Marie Petitclerc, prêtre salésien. Avec sa formation d'éducateur de rue, il nous entretient des causes et conséquences du mal-être des jeunes. Sa réflexion vient confirmer notre perception de l'importance de rejoindre la population dans son milieu de vie et d'envisager des actions de prévention citoyenne, c'est-à-dire des actions de proximité.

Les enjeux de cette orientation ?

Il s'agit de :

- légitimer l'intervention des bénévoles formés, par rapport aux professionnels de la psychiatrie et des services sociaux ;
- structurer les groupes locaux mis en place dans 8 différents lieux du département ;
- privilégier l'approche territoriale ;
- maintenir le travail avec les institutions, parfois difficile.

REJOINDRE LA POPULATION DANS SON MILIEU DE VIE ET ENVISAGER DES ACTIONS DE PRÉVENTION CITOYENNE, C'EST-À-DIRE DES ACTIONS DE PROXIMITÉ.

Les actions mises en place au fil des années jusqu'en 2003 :

- la sensibilisation des jeunes en collège sur le mal-être ;
- la création de groupes de réflexion et de partage pour les adultes ;
- la formation à l'écoute des bénévoles ;
- l'organisation, dans différents lieux du département, de rencontres informelles sur la question du mal-être et du suicide, animées par un professionnel de la santé ou du social ;
- la création en 1997 du groupe GERME (Groupe d'Écoute de Rencontre et de Mise en relation au pays de l'Ernée), rattaché au Centre Intercommunal d'Action Sociale local et animé par des bénévoles. Un réseau de « veilleurs » se constitue dans chaque commune ; des « pauses-café », moment convivial de rencontre, sont organisées...
- en 2000, la création de l'association Sève et racines dans un quartier populaire de Laval, mise en place par les résidents du quartier.

ON EFFECTUE PLUS FACILEMENT UNE DÉMARCHE VERS UNE ASSOCIATION QUE VERS UNE STRUCTURE DE SOUTIEN

Elle est constituée de professionnels, de bénévoles de la paroisse ou du quartier. Cette association de proximité travaille en partenariat avec les travailleurs sociaux et a pour objectifs de proposer des lieux de rencontre, d'accompagner des personnes en situation de mal-être, des familles ayant connu une situation de suicide, enfin de sensibiliser les habitants de quartier aux phénomènes d'exclusion. J'ai été présidente de cette association pendant sept ans.

En 2003, création du Collectif départemental qui se constitue en association loi 1901.

Huit structures composent au départ le collectif dont un centre de soins privé, la Croix Rouge, l'ADMR, la Pastorale de la santé, le groupe GERME, l'association Sève et racines. Peu à peu, le collectif se structure et à ce jour, il continue à être un regroupement associatif actif s'appuyant sur l'expérience partagée des habitants, des professionnels de santé, des élus.

En 2008, j'ai quitté le diocèse, persuadée que, dans ce contexte mayennais fort préoccupant, la Pastorale de la santé avait permis d'ouvrir des chemins encore inexplorés. En conclusion, de cette expérience très riche, je retiendrais :

- l'importance des associations soucieuses d'actions de proximité, pour offrir des lieux d'écoute, de soutien aux personnes en situation de mal-être – référence au Dr Kahina Yebbal du Centre Hospitalier Daumézon, disant qu'on « **effectue plus facilement une démarche vers une association que vers une structure de soutien** » ;

- la reconnaissance des intervenants bénévoles formés et centrés sur le besoin de la personne ;

- Le partenariat bénévoles/institutionnels/professionnels de la santé, qui nous a ouverts à une reconnaissance mutuelle des valeurs humaines et spirituelles véhiculées par les uns et les autres ;

- Enfin, je crois pouvoir dire l'heureuse fécondité d'une action d'Église, insufflée par Mgr Billé, à travers la démarche de la pastorale de la santé. ●

Le collectif, un passeur ou un rêve singulier rendu possible par l'expérience plurielle

Anne Papin, assistante sociale en psychiatrie générale

Cet article est le fruit et la synthèse de plusieurs entretiens et réflexions avec des infirmières à propos de la pratique du « Singulier et du Pluriel » en psychiatrie.

« Je ne suis pas arrivée dans ce service par hasard. J'ai postulé dans un hôpital, et qui plus est, dans un hôpital psychiatrique. Je savais que j'allais devoir composer avec d'autres. Le hasard est intervenu à ce moment-là, dans la rencontre. »

« Quand on arrive, on ne se connaît pas, on ne partage pas forcément des valeurs communes, et on va être obligé de travailler avec des gens qui ne nous ressemblent pas... Dans l'équipe même d'infirmiers, mais aussi avec des professionnels différents, des psychologues, des assistants sociaux, des médecins, et des patients. »

« C'est une aventure humaine à laquelle j'ai envie de donner du sens, pour construire, pour mettre en place ce qu'on se dit en réunion, parce qu'autrement elles ne servent à rien.

Je vais chercher avec qui m'associer, y réfléchir... La rencontre c'est des petits bouts de soi qu'on accepte de lâcher, d'échanger et qui va donner un tout autre potentiel, un tout autre sens à notre travail. Elle transforme nos pratiques en changeant notre regard sur nos collègues, sur nous-mêmes et surtout sur les patients. »

« Au début, avec mon diplôme d'infirmière, supposée savoir donc, je travaillais seule, je n'hésitais pas à être dans des passages en force... Il m'a fallu du temps pour me défaire de cette idée et comprendre que seule je ne pourrai rien... je perdais la direction. Il m'a fallu revenir sur l'idée que l'équipe n'était pas ce qui allait m'empêcher, mais ce qui allait me permettre. Les gens qui travaillaient avec moi étaient d'anciens maçons, ou carreleurs. Je m'étais dit que

mon bagage intellectuel lié à ma formation était bien supérieur au leur. Mais j'étais curieuse d'observer et de comprendre ce qui se fabriquait entre eux et les patients. J'étais frappée par leur attention particulière, leur capacité à les accueillir dans leurs différences et leurs ressemblances, autour notamment de l'expérience du club thérapeutique, qui permettait à chacun, soignants et soignés, de développer leurs propres formes de pensées et de les relier. »

« C'est un passage obligé la reconnaissance de l'autre, la reconnaissance réciproque pour se rapprocher et faire un bout de chemin ensemble. »

« À partir du moment où ils n'étaient plus menaçants pour moi, et moi menaçante pour eux, on a pu commencer à penser ensemble. C'est valable pour les collègues mais aussi pour les patients qui nous interrogent, contestent, nous échappent avec leurs pathologies parfois incompréhensibles, continuent à être sujets... »

IL M'A FALLU REVENIR SUR L'IDÉE QUE L'ÉQUIPE N'ÉTAIT PAS CE QUI ALLAIT M'EMPÊCHER, MAIS CE QUI ALLAIT ME PERMETTRE.

« Je crois que le début du collectif, c'est d'avoir un désir commun... Ça n'a pas à voir avec nos ressemblances mais avec notre désir... Peut-être même que c'est parce qu'on ne se ressemble pas que ça va produire quelque chose qu'on n'attendait pas, ça prend du sens tout d'un coup, ce qu'on fait là. »

« Je me souviens de moments de découragement pour mettre en place un atelier dans le secteur. Quand ça avançait d'un côté, ça reculait de l'autre : pas de lieu, pas d'effectif soignant, la peur au ventre les premières fois en se disant que ça n'allait pas marcher... Et il se passe quelque chose dans le groupe qui nous échappe à chacun et devient l'histoire commune, chacun y prenant sa part mais ne pouvant se produire si on n'y est pas tous. *“Les singuliers ne sont pas équivalents, interchangeables”* et *“You have to be singular to become plural”* remarque Guggenheim. Une alchimie, quand ça marche, c'est un vrai moteur. »

« Chacun est là dans le but commun d'être au travail, chacun transmet à l'autre son imaginaire, son monde, ses représentations, sa poésie. Un mouvement perpétuel et la conjugaison de plusieurs cultures pour faire émerger la créativité. Je trouve que l'hôpital est un lieu où l'art et la création ont encore leur place. »

« Mais si on ne parle pas de nos éprouvés y compris dans le rapport au corps de l'autre et de ce que ça peut toucher de l'archaïque en soi, il ne se passe rien. C'est ce qui nous conduit à la clinique, et c'est à partir de la clinique que le sens va émerger et permettre au collectif de se reconnaître. *"Le sens c'est l'expérience du réel"*, nous dit J. L. Nancy. »

« Être dans un collectif, ça permet à chacun de prendre ses responsabilités personnelles, se connaître soi-même pour être dans le groupe et se dire si on est disponible ou pas, trop pris par autre chose... C'est essentiel dans les prises en charge lourdes avec des patients qui nous mobilisent dans un contre-transfert négatif qui peut nous sidérer, nous empêcher d'élaborer... Dans ces moments-là, des voix singulières peuvent s'élever pour dire ce qui nous a touchés, et elles permettent de se remobiliser, de retrouver notre capacité à inventer hors des jugements de valeur. C'est essentiel de travailler sur soi, et travailler sa singularité pour faire du collectif, une entité vivante et créatrice, non aspirée par la pulsion de mort. Une entité avec des règles et des limites. Le collectif, c'est un espace sécurisant et organisé pour que la parole y soit la plus libre possible, face à la maladie mentale et à tout ce qu'elle attaque, désorganise. Là, on ne peut pas être seul. »

LE COLLECTIF, C'EST UN ESPACE SÉCURISANT ET ORGANISÉ POUR QUE LA PAROLE Y SOIT LA PLUS LIBRE POSSIBLE, FACE À LA MALADIE MENTALE ET À TOUT CE QU'ELLE DÉSORGANISE.

« Sans doute tout homme a connu des signes avant de connaître des choses, disons qu'il a usé de signes avant de les comprendre [...] C'est en essayant les signes qu'il arrive aux idées [...]. L'enfant connaît donc premièrement le texte humain par mémoire purement mécanique, et puis il en déchiffre le sens sur le visage de son semblable. [...] toute pensée est donc en plusieurs et objet d'échange. Apprendre à penser, c'est donc apprendre à s'accorder [...] Vérifier les signes, voilà la part des choses, mais connaître tout d'abord les signes en leur sens humain, voilà l'ordre. » Alain, *Éléments de Philosophie* (1916), pp 105-106. ●

Merci à Marie et Catherine pour l'écriture, à Sylvie, Lucie, Charlotte, Stéphanie, entre autres, qui m'ont inspirée.

L'art, le singulier et le pluriel

A la question du rapport du singulier et du pluriel, il semble que l'art puisse apporter, non des réponses, mais d'éblouissantes illustrations de ce que l'un ne peut rien, ou pas grand-chose sans l'autre, et vice-versa. Je pense à la danse, bien sûr, au théâtre, au cinéma, mais plus particulièrement encore à la musique.

On peut trouver bien des formes de cette alliance harmonique entre les solistes, les instruments, les voix et l'orchestre, chacun se risquant à sa place, en jouant sa partition singulière pour faire vivre l'œuvre commune. Il est difficile et arbitraire de privilégier une œuvre tant elles abondent. Qu'on me permette d'en évoquer quelques-unes.

Les trios ou les quatuors de Franz Schubert, bien sûr merveilles de précision ciselée, ou chacun, à sa place, contribue à l'émotion commune. Le célèbre *Concerto n°5* pour

piano, de Ludwig Von Beethoven dit « de l'Empereur », au dialogue époustoufflant entre le piano et l'orchestre. Le *Concerto pour violon*, du même Beethoven, une perfection du genre. Dans un autre registre, les cantates et plus encore *les Passions* de Jean-Sébastien Bach, *selon saint Jean* ou *selon saint Matthieu*, où récitants, solistes et instrumentistes donnent naissance à une dramaturgie puissante. Sans oublier les opéras de Mozart, de Verdi et de tous les autres : lumineux airs à quatre voix de *Così fan tutte*, bouleversants duos de *la Traviata*, flamboyants dialogues entre solistes et orchestre dans Wagner. Et tant d'autres merveilles...

Il est vain de vouloir enfermer la beauté dans des définitions, mais peut-on se risquer à affirmer avec le théologien Urs Von Balthasar que « *la vérité est symphonique* ».

Chantal des Robert

Livre



ÊTRE SINGULIER PLURIEL

De Jean-Luc Nancy
Éd. Galilée, 2013

Il y a eu des civilisations plus âpres, plus ordonnées par la peur ou le tourment ; il n'y en a pas eu de plus triste, de plus grise ni de plus atone. Le pluriel de l'existence n'est plus pour nous une donnée première, l'« être avec » ne nous est plus donné que sur le mode d'une recherche imposée ; il faudrait découvrir une pensée pour laquelle l'« avec » ou l'« ensemble » précéderait ou fonderait l'existence

singulière ; le singulier ne vaudrait alors que par la pluralité, la pluralité vaudrait comme un « avec ». Être serait alors non pas « le sens de l'être » mais « le sens d'être », acte qui se dit « être » ou « exister », acte d'être au monde et d'être monde. Cet acte est essentiellement singulier pluriel, venue d'essentiellement plusieurs. « Les uns avec les autres » : ni les « uns », ni les « autres » ne sont premiers, mais seulement « l'avec » par lequel il y a des « uns » et des « autres ». L'avec est une détermination fondamentale de l'« être ». L'existence est essentiellement co-existence.

Être-avec, ou s'exposer les uns aux autres, les uns par les autres : rien à voir avec une « société du spectacle », mais rien à voir non plus avec une inexposable « authenticité ». Nous ? mais c'est nous-mêmes que nous attendons sans savoir si nous nous reconnâtrons. « Être » et non « l'être » est aussi simple et aussi vif, aussi violent et aussi simple qu'un échange de regards, qu'une parole suspendue, qu'une esquisse s'effaçant dans le sable.

P. C.

Pour poursuivre la réflexion entamée dans le dernier numéro de *Souffles* « Usagers, soignants, quelle parole ? » nous vous recommandons la lecture de *Rhizome* n°58 : « La participation des usagers en santé mentale ».

L'association Traverses a organisé le 15 octobre dernier une journée de formation : « Oser la présence » à l'adresse des personnes engagées en aumônerie.

Vous pourrez d'ailleurs lire l'argumentaire et la méthode de travail (élaborative à partir de textes choisis par les participants et lus à haute voix dans le groupe) sur notre site.

Nous avons extrait quelques commentaires de participants à cette journée :

« Le thème “oser la présence” et l'argumentaire m'ont incitée à participer à la journée. Les textes de Maurice Bellet “Notre foi en l'humain”, “La traversée de l'en-bas”, rejoignent bien ma pratique d'aumônerie en hôpital psychiatrique. Tout à fait d'accord avec “la vie spirituelle, c'est la vie simplement” dans le quotidien, le concret de notre vie, bien enracinée... dans l'amitié, la confiance et l'écoute des personnes en réciprocité. »

« Je ne suis pas une habituée de la méthode élaborative, c'était une première pour moi. Vivre ensemble un chemin depuis la lecture d'un texte, sa réception plurielle partagée jusque et au-delà du partage d'un “récit” : raconter, entendre, relire deux histoires vécues dans le même mouvement conduit à des échanges qui ouvrent à plus de sens, qui livrent et délivrent, qui poussent en avant et respectent infiniment... Je crois que la deuxième étape n'était possible dans cette confiance-là qu'en ayant vécu la première qui nous a offert un chemin commun et pluriel. » ●



<http://traversesenpsychiatrie.fr>



souffles

Revue trimestrielle de l'association *Traverses*

...pour que de l'humain advienne

UN LIEU DE RECHERCHE
ET DE PAROLES,
animé par des professionnels
de la santé mentale,
où se réfléchit l'articulation
entre les dimensions
psychique et spirituelle
de l'homme



FAITES DÉCOUVRIR *SOUFFLES* SANS AUCUN ENGAGEMENT

*Communiquez-nous au verso les coordonnées d'amis ou collègues auxquels
vous souhaitez que nous envoyions gratuitement le prochain numéro.*

BULLETIN D'ABONNEMENT



**Profitez d'abonnements
à des conditions
privilégiées!**

Abonnement *Souffles* SPÉCIAL DÉCOUVERTE

- ☐ **1 an** – 4 numéros – 32 € au lieu de 38 €
- ☐ Cotisation à l'association *Traverses* (11 € minimum)

Nom
Prénom
Adresse
Code postal..... Commune
Pays.....
Téléphone..... E-mail
Profession ou fonction
J'ai découvert la revue par

Abonnement *Souffles* PARRAINAGE

Abonné, j'offre un abonnement à un ami

- ☐ **1 an** – 4 numéros – 29 € au lieu de 32 €

Mes coordonnées :

Nom
Prénom

Les coordonnées d'un ami :

Nom
Prénom
Adresse
Code postal..... Commune
Pays
Téléphone..... E-mail
Profession ou fonction

Offre valable en France métropolitaine pour un premier abonnement jusqu'au 31/12/2016. Conformément à la loi Informatique et Liberté du 6/01/1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant.

Merci de compléter ce bulletin
et de le renvoyer à l'adresse ci-dessous, accompagné
de votre règlement à l'ordre de *Souffles* :
Claudine Jung Turck – La Valnière – 85230 Beauvoir-sur-Mer
06 72 76 55 76 – revuesouffles@yahoo.fr

souffles

Pérennes et perspectives en santé mentale

28 avenue Jeanne-d'Arc
49 100 Angers
E-mail : revuesouffles@yahoo.fr

Revue trimestrielle éditée
par l'association Traverses en psychiatrie
Numéro de commission paritaire :
1114G85634
Dépôt légal : janvier 2016
ISSN : 1255-2844
Tirage : 600 exemplaires

Directrice de la publication
Martine Charlery, psychiatre

Rédactrice en chef
Catherine Vrignon, psychologue

Comité de rédaction
Martine Charlery, psychiatre
Jean-Daniel Hubert, psychanalyste
Monique Durand, formatrice
Claudine Jung-Turck, secrétaire
Anne Papin, assistante sociale
Bernadette Roy Jacquey, psychiatre
Chantal des Robert
Alain Thiery, éducateur spécialisé

Ont collaboré à ce numéro
Alain Aymard – Vincent Burgos –
Paul Charlery – Jean-Luc Deschard –
Jean-Daniel Hubert – Louisette Lelièvre –
Anne Papin – Anne Pécheux – Chantal
des Robert – Bernadette Roy-Jacquey –
Alain Thiery – Catherine Vrignon

Abonnements
Claudine Jung-Turck,
La Valnière, 85230 Beauvoir-sur-Mer
06 72 76 55 76
revuesouffles@yahoo.fr

Courrier à la rédaction
Catherine Vrignon
3, rue du Bâtonnier-Guinaudeau
44100 Nantes

Édition réalisée par
Bayard Service Édition
Île-de-France Centre
18, rue Barbès
92128 Montrouge Cedex
Secrétaire de rédaction :
Louise de Benoist
Conception graphique : Alexandra Brizon
Impression : AGB (01), Bourg-en-Bresse
Photo de couverture :
© Denis Chataud « Comme un écho »
chorégraphie Marie-France Roy

Ce numéro comporte un encart jeté.

En raison de leur caractère de recherche,
les articles publiés dans cette revue
paraissent sous l'entière responsabilité
de leurs auteurs.



Traverses est une association ouverte à tous ceux que la maladie mentale, la souffrance psychique – notamment liée aux diverses formes d'exclusion – préoccupent, du fait de leur profession, leurs engagements, leur souci de l'humain, leur intérêt pour l'Évangile.

Traverses

**en psychiatrie et autres lieux,
qu'en est-il de l'humain ?**

Pour assurer sa liberté de recherche et de parole, Traverses en psychiatrie est indépendante de toute tutelle institutionnelle.

Elle veut être un lieu

- de formation,
- de confrontation,
- de questionnement des institutions et de dialogue entre elles.

Pour réaliser ces objectifs, Traverses

- invite ses membres à constituer, au plan local et régional, des groupes de travail,
- organise des formations régionales et nationales,
- édite la revue *Souffles*,
- anime un site : <http://traversesenpsychiatrie.fr>
- est disponible à toute relation avec les institutions, mouvements et groupes dont les préoccupations rejoignent les siennes.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE TRAVERSES

- Présidente :** Martine Charlery, psychiatre
Vice-présidents : Jean-Daniel Hubert, psychanalyste et Catherine Vrignon, psychologue
Secrétaire : Claudine Jung-Turck
Trésorier : Bernadette Roy-Jacquey, psychiatre
Membres : Catherine Guéguen, auxiliaire d'aumônerie de prison
Guislaine Lajara, aumônier au Vinatier
Patricia Mugnier, aumônier au PAS
Anne Papin, assistante sociale de secteur psychiatrique
Genviève Robert, secrétaire de Traverses Île-de-France
Membre coopté : Antoine Barrière, psychiatre

Adresse de l'association Traverses :
28 Avenue Jeanne-d'Arc – 49100 Angers
traversesenpsychiatrie@yahoo.fr

Derniers numéros parus

→ → → → → → → → → 9,50 €

Pour toute commande, écrire à : revuesouffles@yahoo.fr



Héritages

→ Janvier 2015
n°214

← Avril 2015
n°215



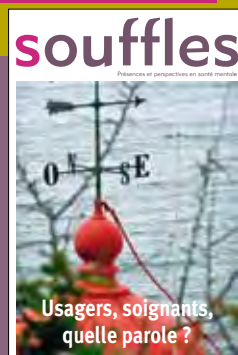
La honte



**Addictions,
dépendances...**

→ Juillet 2015
n°216

← Octobre 2015
n°217



**Usagers, soignants,
quelle parole ?**



**Singulier-pluriel
à l'épreuve du collectif**

→ Janvier 2016
n°218

← Avril 2016
n°219



à paraître



Traverses
en psychiatrie



traversesenpsychiatrie@yahoo.fr